



Balzac à Vendôme (1807-1813) ou la naissance d'un dévoreur de papier

JEAN-JACQUES LOISEL

Résumé : *Honoré de Balzac a vécu, au collège de Vendôme, la fin de son enfance et le début de son adolescence, pratiquement coupé du cocon familial. Élève inadapté aux règles et aux exigences strictes d'un tel établissement, il ne fut compris ni par ses professeurs, ni par l'immense majorité de ses condisciples. Un génie était en train de naître dans la douleur, dévoreur compulsif de papier, tant par la lecture que par l'écriture. Et quand la chrysalide fut devenue papillon, il remercia Vendôme par des chefs-d'œuvre : Louis Lambert ; Le Lys dans la vallée pour une part ; La Grande Bretèche. Ce qui n'effaça pas totalement l'incompréhension, finalement balayée par le temps.*

Mots-clés : *Balzac, Collège de Vendôme, La Grande Bretèche, Louis Lambert, Fontémoing, M^{me} de Merret – M^e Regnault, Prisonniers espagnols, Château de Meslay, Rochambeau.*

Un élève hors normes

LE COLLÉGIEN INADAPTÉ

Le 22 juin 1807, un jeune Tourangeau de huit ans entra dans la ville de Vendôme, accompagné par sa mère, peut-être aussi par son père (dont l'autorité était renforcée par le tout nouveau code civil). Il descendit

d'abord le faubourg Saint-Lubin, quartier industriel et boutiquier, puis franchit la porte Saint-Georges, son fin décor de dauphins et de portraits en médaillons, dû au mécénat de Marie de Luxembourg. Devant lui s'ouvrait le labyrinthe de rues du vieux Vendôme, mais il n'était pas en visite : rue Poterie jusqu'à l'église de la Madeleine, à droite la rue Saint-Jacques et... battement de cœur..., le porche majestueux du collège (**fig. 1**). Il allait entrer dans un des établissements prestigieux de la région, où des élèves tourangeaux, sarthois, angevins, venus parfois d'au-delà des mers, venaient se joindre à la cohorte des fils des notables locaux. L'été jetait ses premiers feux, mais Honoré Balzac savait que bien des saisons s'écouleraient derrière ces hauts murs gris.



Fig. 1 : Entrée du collège de Vendôme (coll. part.).

Selon la tradition du collège, il fut accueilli par un des deux directeurs, Lazare Maréchal, ancien professeur oratorien et futur maire de Vendôme ; l'homme avait une rondeur qui rassurait quelque peu l'enfant, au seuil d'un monde où il serait privé du cocon familial. Le témoignage d'Édouard de Vasson vaut pour ses condisciples : *M. Maréchal s'était réservé le monopole des frais de politesse envers les parents et de l'influence envers les enfants. Ce fut lui qui s'occupa de ma bienvenue et, par forme d'honneur, il me prit sur ses genoux pour me demander dans quelle classe je pourrais entrer [...]*¹.

Que dire de l'élève Balzac à Vendôme ? La première trace figure dans le registre des entrées et sorties : *Honoré Balzac, âgé de huit ans et cinq mois, a eu la petite vérole, sans infirmités ; caractère sanguin, s'échauffant facilement et sujet à quelques fièvres de chaleur*².

Répondant à un questionnaire, le fils de Lazare Mareschal, lui-même directeur du collège par la suite, écrivait : *Gros enfant joufflu et rouge de visage, l'hiver couvert d'engelures aux doigts et aux pieds. La fêrule, alors quelque peu en usage, fut obligée de l'épargner assez souvent en raison de cette incommodité, et la peine était commuée en détention ; grande insouciance, taciturnité, pas de méchanceté, originalité complète*³ (fig. 2).

Honoré ne tint pas à laisser le souvenir d'un collégien affamé de lauriers. Dans *Louis Lambert*, cet ouvrage nourri des années vendômoises, il écrit : *Je négligeais mes études pour composer des poèmes qui devaient certes inspirer peu d'espérances.*

Je devins l'écolier le moins agissant, le plus paresseux, le plus contemplatif de la Division des Petits, et partant le plus souvent puni.

Nous fûmes, Lambert et moi, si accablés de pensums que nous n'avons pas eu six jours de liberté durant nos deux années d'amitié. Le pensum était un devoir supplémentaire, infligé aux élèves dissipés, mais aussi inattentifs ou respectant mal les consignes. Gageons que Balzac appartenait à la seconde catégorie : bien avant d'entrer dans la carrière littéraire, dès l'enfance, il fut un forçat de la plume, grattant du papier à longueur d'année scolaire. Maudite paresse qui obligeait à travailler beaucoup plus que ses condisciples bons élèves. Mais s'agissait-il bien de paresse ? *Notre indépendance, nos occupations, notre fainéantise apparente, l'engourdissement dans lequel nous restions, nos punitions constantes, notre répugnance pour nos devoirs*



Fig. 2 : Balzac jeune, dessin attribué à Déveria.

et nos pensums, nous valurent la réputation incontestée d'être des enfants lâches et incorrigibles. Balzac répond lui-même à la question en parlant de *fainéantise apparente* : il travaillait beaucoup, mais avec une indépendance d'esprit qui ne ravissait pas ses maîtres.

Les documents officiels de l'établissement tempèrent quelque peu le portrait du cancre :

- 1809 : conduite bonne, caractère lent, dispositions très heureuses ;
- 1810 : conduite bonne, caractère doux, dispositions heureuses ;
- 1811 : conduite bonne, caractère enfantin, dispositions heureuses.

En 1809, un accessit de discours latin lui avait valu de recevoir comme prix l'*Histoire de Charles XII* de Voltaire. En 1812, ce fut un accessit de version latine. Certes, on était loin des premiers prix collectionnés par un Jules Dufaure, futur président du conseil de la Troisième République, mais ce n'était pas si mal ; cela ne suffit pas, semble-t-il, à lui assurer de chaleureux compliments de ses parents : *Nous allions régulièrement le voir, écrit sa sœur Laure Surville, à Pâques et à la distribution des prix ; mais fort peu couronné aux concours, il recevait plus de reproches que de louanges pendant ces jours qu'il attendait si impatientement, et dont il se faisait à l'avance tant de joie (fig. 3).* L'enfant de neuf ans en était mortifié, comme il s'en ouvrait lui-même dans une émouvante lettre à sa mère : *Ma chère maman, je pense que mon papa a été désolé que j'ai été à l'alcôve. Je te prie de le consoler en lui disant que j'ai eu un accessit*⁴.

Le fils de Lazare Mareschal répondait à la question « avait-il un goût réel pour l'étude ? » : *Pendant les deux premières années, on ne pouvait rien tirer de lui, ni leçons, ni devoirs, répugnance invincible à s'occuper*

1. VASSON (É. de), *Mémoires*, Montévrain, 1893. Édouard de Vasson fut quasiment le contemporain de l'auteur de *Louis Lambert* au collège de Vendôme, puisqu'il y fit son entrée le 1^{er} juin 1813, six semaines après la sortie de Balzac.

2. Collège de Vendôme, registre d'entrée et de sortie des élèves, 1795-1829 (Bibliothèque communautaire du pays de Vendôme, Ms. 382).

3. Cité par MARTIN-DEMEZIL (J.), « Balzac et Vendôme », *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher*, 1993. Pour précieux qu'il soit, le témoignage de Charles Maréchal-Duplessis a été recueilli en juillet 1855, c'est-à-dire plus de quarante ans après les faits : entre les failles de la mémoire, le poids de la tradition familiale, l'impact de la version décrite par Balzac lui-même, la part de la réalité est difficile à apprécier, mais elle existe.

4. Voir LOISEL (J.-J.), *La Comédie humaine vendômoise au temps de Balzac*, Vendôme : Éditions du Cherche-Lune, 1999.



Fig. 3 : Portrait de Laure, sœur de Balzac.

d'aucun travail commandé : il a passé une partie de son temps en pénitence, soit dans sa cellule, soit dans un bûcher où il fut emprisonné une semaine entière. On le regardait comme l'inventeur, du moins pour le collège de Vendôme, de la plume à trois becs avec laquelle il avait coutume de faire ses pensums.

Il lui vint ensuite la pensée de devancer les occupations de classes de grammaire par des compositions anticipées telles qu'il en voyait faire ou entendait dire aux séances publiques par les seconds et les rhétoriciens. Aussi son pupitre était comblé de paperasses.

Les Documents de Champfleury livrent la clé de l'énigmatique collégien de Vendôme : *Il se peut qu'on dise qu'au point de vue de l'enseignement, Balzac ne réalisait pas le type du parfait élève. Ce paresseux était le plus grand travailleur du collège de Vendôme ; seulement, les professeurs ne s'en aperçurent pas.*

LECTEUR BOULIMIQUE ET ÉCRIVAIN FRUSTRÉ

À Vendôme, le papier fut son supplice à travers les devoirs et les pensums ; il fut aussi sa rédemption grâce aux livres de la bibliothèque du collège qu'il dévora avidement. Il trouva un complice inspiré en la personne du bibliothécaire, Hyacinthe-Laurent Lefebvre : sans lui, peut-être la boulimie livresque de Balzac n'aurait-elle pas trouvé son aliment dans le moment-clé du passage de l'enfance à l'adolescence. Comme nombre de jeunes prêtres pendant la Révolution, il avait connu un parcours tourmenté : ordonné par Henri Grégoire, évêque constitutionnel de Blois, il avait été nommé vicaire de la paroisse de la Trinité de Vendôme, « intrus » aux yeux du clergé réfractaire. Lors de la fameuse séance du 12 germinal an III (1^{er} avril 1794), où les autorités du district demandèrent aux prêtres vendômois, dépossédés de leur fonction ecclésiastique, de fixer leurs intentions, il se déclara prêt à devenir bibliothécaire du district⁵. Il fut agréé et chargé, dès le

13 avril, d'installer la bibliothèque publique de la ville dans la salle de l'ancien collège⁶. La salle en question était la chapelle Saint-Jacques et un problème de place se posait certainement puisqu'en août 1798, on procéda à la vente d'un grand nombre de bouquins réunis dans l'église de l'Oratoire, livres de dévotion et de théologie dépareillés⁷ (fig. 4). Mais il restait suffisamment de volumes pour étancher la soif de connaissances du jeune Honoré. Hyacinthe-Laurent Lefebvre mérite amplement la reconnaissance de tous les admirateurs du génie balzacien : alors que ses professeurs passaient à côté de cet élève si atypique, le bibliothécaire lui fournit à volonté des bouquins, sa nourriture intellectuelle.

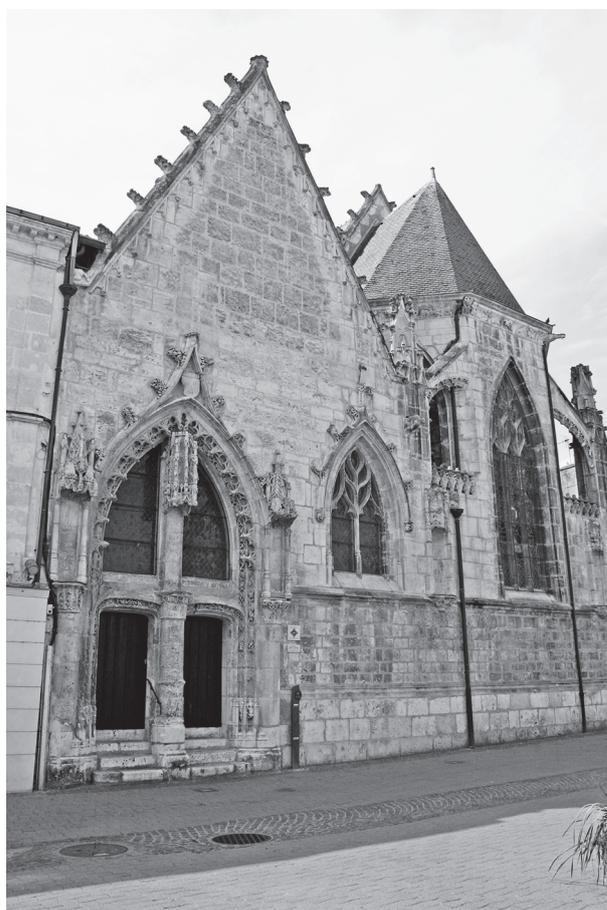


Fig. 4 : Chapelle Saint-Jacques, qui était alors la chapelle du collège.

5. Voir Archives diocésaines de Blois, 3 K et GALLERAND (J.), *Les Cultes sous la Terreur en Loir-et-Cher (1792-1795)*, Blois, 1929, p. 445 et 549. Selon certaines sources, il était qualifié comme ancien vicaire de la Madeleine de Vendôme.

6. La loi du 8 pluviôse an III (27 janvier 1794) prescrivait la création de bibliothèques publiques à partir des fonds des congrégations religieuses supprimées ; ce qui était le cas des Oratoriens. Lefebvre fut, semble-t-il, remplacé par Nicolas Beaussier-Charron, ancien oratorien, à la tête de la bibliothèque de la ville en 1806, mais conserva son poste de bibliothécaire du collège [Voir ROCHAMBEAU (A. LACROIX de), *Biographie vendômoise*].

7. METAIS (C.), *Vendôme pendant la Révolution*, rééd. Société archéologique du Vendômois, 1989, t. 2, p. 145.

G. Bonhoure, l'historien du collège et lycée de Vendôme, rappelle que les ambitions scientifiques de son père pour Honoré favorisèrent son destin littéraire : *Il était depuis trois ans à Vendôme, lorsque son père, désireux de le voir entrer plus tard à l'École polytechnique, lui fit donner des leçons particulières de mathématiques*⁸. « Mon répétiteur, dit-il, bibliothécaire du collège, me laissait prendre des livres sans trop regarder ce que j'emportais de la bibliothèque, lieu tranquille où, pendant les récréations, il me faisait venir pour me donner des leçons. Je négligeais mes études, entraîné par la passion de la lecture, ou occupé à composer des poèmes »⁹.

Honoré sentait déjà poindre en lui la rage d'écrire. Le « paresseux » composait en cachette un *Traité de la Volonté*. On imagine le jeune garçon remplissant des pages au gré des moments de liberté, enfouissant son trésor dans son pupitre. Le manège n'échappa pas au « régent » de service : *Le jour, le père Haugou était l'un des deux régents du collège, de semaine à tour de rôle. Le régent de semaine assistait chaque soir, au dortoir, au coucher de l'élève qui était enfermé dans son alcôve. C'est également en présence de ce fonctionnaire que, le matin au réveil, l'élève était rendu à la liberté*¹⁰. Ce qui devait arriver arriva : le régent ouvrit le pupitre et confisqua purement et simplement le précieux manuscrit, qui disparut à tout jamais. La littérature n'y perdit pas grand-chose, a-t-on écrit ici ou là ; mais le *Traité de la Volonté* nous en aurait peut-être livré des informations sur cette chrysalide littéraire qu'était Honoré Balzac. Son jugement rétrospectif sur le surveillant qui l'avait privé de sa première œuvre ne fut pas d'une férocité extrême : *Le père Haugoult, le Régent de semaine, était assez bon homme, mais dépourvu de hautes connaissances, il manquait de ce tact si nécessaire pour discerner les différents caractères des enfants et leur mesurer les punitions suivant leurs forces respectives (Louis Lambert)*. On sentait là quelques souvenirs de « culottes de bois » mal digérées...

C'est donc un sentiment d'injustice qui domine, comme l'a bien souligné J. Martin-Demézil : *Ce qui compte, c'est que la destruction de ces premières et trop ambitieuses recherches, condamnables pédagogiquement aux yeux du magister, géniales au sentiment du philosophe avant la lettre, ait laissé au Balzac de la maturité le souvenir brûlant d'une injustice ayant provoqué son repli définitif dans la solitude du cachot où il se faisait volontairement enfermer pour lire tout son saoul*¹¹.

8. Le collège de Vendôme avait la réputation d'assurer une bonne préparation pour l'entrée à l'École polytechnique. Elle grandit encore quand Émile Duchesne – condisciple de Balzac de 1802 à 1809 – exerça le professorat de mathématiques, sous la Restauration et la monarchie de Juillet [voir LOISEL (J.-J.), *op. cit.*, p. 85-87].

9. BONHOURE (G.), *Balzac au Collège de Vendôme (1807-1813)*, Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée, Vendôme : Impr. C. Launay, 1902. L'ouvrage du même auteur – *Le Collège et le lycée de Vendôme (1623-1910)*, Vendôme, 1912 – fait toujours autorité sur le sujet.

10. VASSON (É. de), *op. cit.*

11. MARTIN-DEMEZIL (J.), *op. cit.*

Le Père Haugoult fut peut-être, pour Balzac, le briseur de rêves : [...] *la tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé sur son pupitre, il passait les heures d'étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel ; il semblait étudier ses leçons ; mais voyant sa plume immobile ou sa page restée blanche, le Régent, le Père Haugoult, l'arrachait à ses rêveries, en lui criant fréquemment : Balzac, vous ne faites rien!*¹²

Honoré était parfois bien loin quand le rappel à l'ordre résonnait, comme il l'exprimait par la bouche de Louis Lambert : *Souvent, [...] j'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot dans les abîmes du passé, comme l'insecte qui posé sur quelque brin d'herbe flotte au gré du fleuve*.

Lectures trop intensives, écriture forcée (pensums) ou brimée (*Traité de la Volonté*), l'indigestion de papier était proche... Ce fut une implosion. En 1812, il connut des problèmes de santé assez sérieux pour justifier, à l'automne, un séjour à la Lézonnière, une propriété que le collège possédait sur les hauteurs de Naveil, non loin de Vendôme¹³. L'année suivante, ce fut encore pire ! Dans la première version de *Louis Lambert*, il écrivait sans ambages : *Mes parents, alarmés de mon état mental, me retirèrent du collège ; la version finale était plus explicite : Ma mère, alarmée d'une fièvre qui depuis quelque temps ne me quittait pas et à laquelle mon inaction culturelle donnait le symptôme du coma, m'enleva du collège en quatre ou cinq heures*.

Peu après le décès de Balzac, sa sœur, Laure Surville, revenait sur cet épisode qui faillit être destructeur et fut sans doute fondateur dans la genèse d'un génie littéraire : *À quatorze ans, il était passé à l'état de chrysalide, et les directeurs du collège, effrayés de cet état dont ils n'avaient pas le secret, craignant pour lui l'idiotisme, écrivirent à mon père de le venir chercher en toute hâte. [...]*

Il était atteint d'une espèce de coma qui inquiétait d'autant plus ses maîtres qu'ils n'en voyaient pas les causes. Mon frère était pour eux un écolier paresseux ; ils ne pouvaient donc attribuer à aucune fatigue intellectuelle cette espèce de maladie cérébrale, qui provenait d'une congestion d'idées » car il avait lu, à l'insu de ses professeurs, une grande partie de la bibliothèque du collège.

Curieux personnage, pour Laure Surville, que ce frère de quatorze ans, revenant dans sa famille à Tours : *pauvre être informe, aux yeux de somnambule, au rire hébété, aux mouvements d'automate, posant les questions*

12. G. Bonhoure adapte ici un passage de *Louis Lambert* : *il semblait étudier ses leçons, mais voyant la plume immobile ou la page restée blanche, le Régent lui criait : vous ne faites rien, Lambert!*

13. Il n'est pas dit que Balzac ait bénéficié d'une considération exceptionnelle. Le prospectus du collège de 1820 (sans doute inchangé depuis 1812) prévoyait : *Tous les jours de congé, lorsque le temps le permet, chaque division d'élèves va dîner à son tour, à la maison de campagne, tandis qu'on procure aux autres des promenades dans les lieux les plus agréables du pays*. Balzac a pu être vu à la Lézonnière, en mauvais état de santé délicat, sans qu'il s'agisse d'une convalescence prolongée.

les plus niaises, demandant comment venait le pain, admirant sous les noms les plus fantastiques, des fleurs de citrouille qu'il prenait pour des plantes exotiques¹⁴. Perturbé, certes, anormal, voire... Les adolescents au rire hébété n'ont jamais été une espèce rare : s'interroger et questionner sur l'origine ou la genèse du pain prélu-dait à cette curiosité encyclopédique qui allait imprégner l'œuvre de Balzac, ne s'arrêtant pas aux simples définitions ; s'extasier devant les fleurs de citrouille – belles au demeurant – n'avait rien d'étonnant de la part de celui que ses condisciples surnommaient « le Poète » et la citrouille, d'ailleurs, était environnée d'un halo de légende. Reconnaissons, toutefois, que ce n'étaient ni le comportement, ni les curiosités intellectuelles attendus d'un élève ayant suivi, six années durant, ses humanités au prestigieux collège de Vendôme...

Avant de tenter de discerner la place de Vendôme dans l'œuvre de Balzac, on peut s'interroger sur la mémoire qu'il en a conservé dans sa vie. D'abord, elle se réduit aux années de collège. Même si Vendôme est idéalement située sur le trajet de Paris à Tours qu'il fit assez souvent, aucune trace n'est prouvée d'une halte, qui aurait pu compléter et enrichir les souvenirs d'enfance¹⁵. Il n'a pas conservé de liens avec ses anciens condisciples d'origine vendômoise. Certes, Édouard Gendron, un des fils du médecin du collège, était dans la classe d'Honoré et n'hésita pas, dans un toast, à se proclamer son confident, mais Balzac n'y a jamais fait la moindre allusion (Édouard étant devenu médecin à Château-Renault, il leur était facile de se voir).

En revanche, des liens ont été maintenus avec Barchou de Penhoen (de Morlaix) et Joseph Fontémoing (de Dunkerque). Ce dernier a fait don à la bibliothèque municipale de Vendôme de trois lettres que Balzac lui avait envoyées. Elles ont été écrites entre 1843 et 1845, donc plus de trente ans après la sortie du collège et quelques années avant la mort de Balzac (1850). La première se termine par : *Trouve ici mille amitiés de ton ancien vendômois*. La deuxième comporte l'allusion suivante : *Quand David [d'Angers] inaugurerait sa statue, peut-être irais-je jouir de ce spectacle et alors nous aurons bien un ou deux jours pour nous souvenir des culottes de bois et autres vendômoiseries*. La conclusion de la troisième est explicite : *enfin, mon cher ami, souviens-toi qu'en quoi que ce soit que tu aies besoin de moi, je suis tout à toi, comme si nous étions faisant, et surtout de cœur*. «Faisant», comme Louis Lambert... Ainsi, pour Balzac, les catégories du collègue gardaient-elles leur sens et leur emploi dans la définition de ses relations humaines après des décennies. Dans la même lettre perceait une pointe de mélancolie aigre-douce : *Le nombre des camarades qui se rappellent le*

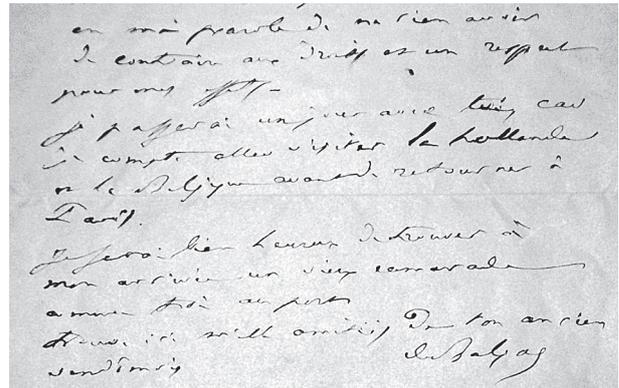


Fig. 5 : Une des trois lettres adressées à Joseph Fontémoing et données à la bibliothèque municipale de Vendôme (BCPV, fonds ancien et local).

vendômois auteur de la Comédie Humaine est bien petit. Et rien ne dit que ceux qui habitaient la ville fussent du nombre...¹⁶ (fig. 5).

Vendôme dans l'œuvre de Balzac

LE COLLÈGE

Ce que le jeune élève tourangeau a connu dans ses moindres détails pendant six années de « vendômien », c'est évidemment le collège. Les lieux-clés de l'établissement ont été largement évoqués, à travers les citations de *Louis Lambert* :

La joyeuse ambiance du réfectoire, avec son *commerce gastronomique* et ses tractations à haute voix – un dessert pour des pois ! – soupape de sécurité dans un univers où la discipline du silence dictait sa règle (fig. 6).

Les deux ou trois cents cabanes, un millier de pigeons nichés autour de notre mur d'enceinte et une trentaine de jardins donnaient une dimension agreste à cet établissement situé en cœur de ville. Notation qui intrigue l'historien : le dessin de Gervais Launay, réalisé quelques décennies après le séjour de Balzac, autorise à placer les jardins derrière la « métairie » à condition que chaque élève ne dispose que d'une plate-bande pour semer ses carottes et ses radis... Les pigeons pouvaient nicher dans les platanes et autres frondaisons. Loger autant de cabanes est beaucoup plus difficile. L'activité de jardinage ne semblait pouvoir s'exercer que dans le cadre d'une classe, vu le nombre d'outils disponibles (d'autant plus que ceux-ci devaient être réservés en priorité aux jardiniers chargés de l'entretien et, éventuellement du potager). Balzac ou la difficulté de trier le réel de l'imaginaire...

14. MARTIN-DEMEZIL (J.), *op. cit.*

15. Dans ses réponses à un questionnaire de 1845, Mareschal-Duplessis écrivait : *Je n'ai revu Balzac qu'une seule fois depuis sa sortie. Il passait à Vendôme en compagnie d'une Anglaise avec laquelle, ou plutôt avec l'argent de laquelle il allait, me dit-il, fouiller le Tibre* [« Balzac et Vendôme », *Cahiers du porc-épic blaisois*, 1965, chap. III, p. 27]. Rien n'est venu étayer cette affirmation, qui a été mise en doute.

16. Voir « Lettres inédites de H. de Balzac à M. Fontémoing, avocat à Dunkerque », BSAV, 1872.

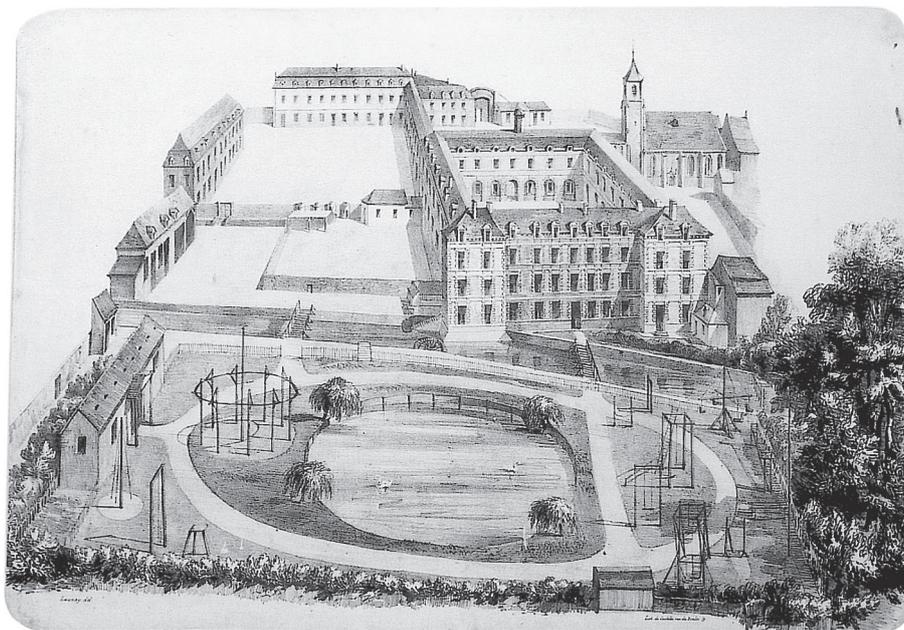


Fig. 6 : Vue cavalière du collège de Vendôme, dessin de G. Launay (BCPV, fonds ancien et local).

La boutique était une véritable caverne d'Ali Baba : boîtes, échasses, outils, pigeons cravatés, pattus, livres de messe (article rarement vendu), canifs, papiers, plumes, crayons, encre de toutes couleurs, balles, billes ; enfin le monde entier des fascinantes fantaisies de l'enfance [...].

Il y avait ces salles d'étude (fig. 7 et 8) où les internes passaient le plus clair de leur temps, en dehors des heures de cours : il se trouvait dans nos salles d'étude des baraques où chacun mettait son butin, les pigeons tués pour les jours de fête, ou les mets dérobés au réfectoire. Enfin, nos salles contenaient encore une pierre immense où restaient en tout temps deux seaux pleins d'eau, espèce d'abreuvoir où nous allions chaque matin nous débarbouiller le visage et nous laver les mains à tour de rôle en présence du maître. [...] malgré

le nombre des fenêtres et la hauteur de la porte, l'air y était incessamment vicié par les émanations du lavoir, par la peignerie, par la baraque, par les mille industries de chaque élève, sans compter nos quatre-vingt corps entassés. Cette espèce d'humus collégial, mêlé sans cesse à la boue que nous rapportions des cours, formait un fumier d'une insupportable puanteur. Comment ne pas rêver en regardant les feuilles des arbres pour s'évader de ce lieu embourbé et du régime pénitentiaire ?

ROCHAMBEAU OU LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Lorsqu'Honoré Balzac arriva sur les bords du Loir, le 22 juin 1807, le maréchal de Rochambeau venait de s'éteindre, le 12 mai à Thoré, dans son château bordé

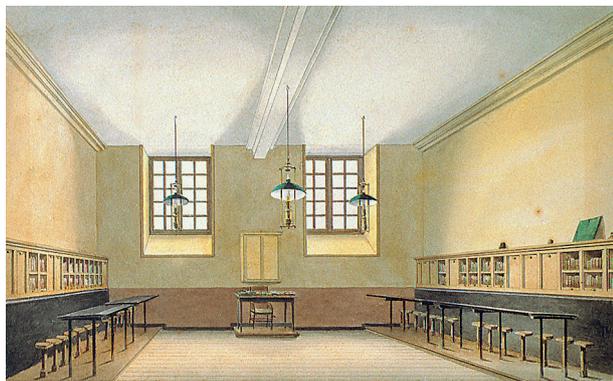


Fig. 7 : Réfectoire du collège de Vendôme, dessin de G. Launay (BCPV, fonds ancien et local).



Fig. 8 : Salle d'étude du collège de Vendôme, dessin de G. Launay (BCPV, fonds ancien et local).



Fig. 9 : Château de Rochambeau (cl. M. Loisel).

par la rivière. Le destin se refusait à une rencontre hors du commun. La demeure était accessible pour des collégiens endimanchés et constituait un but de promenade apprécié pour les internes cloîtrés :

Nous partîmes à midi et demi tous munis d'un cubique morceau de pain que l'on nous distribuait d'avance pour notre goûter. Puis, alertes comme des hirondelles, nous marchions en groupe vers le célèbre castel, avec une ardeur qui ne nous permettait pas de sentir tout d'abord la fatigue. Quand nous fûmes arrivés sur la colline d'où nous pouvions contempler le château assis à mi-côte et la vallée tortueuse où brille la rivière en serpentant dans une prairie gracieusement échan-crée [Louis Lambert] (fig. 9).

Balzac vit-il le fils, le général de Rochambeau, de service dans les armées impériales, avant d'être mortellement blessé en octobre 1813, dans la « bataille des Nations », à Leipzig ? Sans l'affirmer, il laisse planer le doute : *En 1812, vers la fin du printemps, nous dûmes y aller pour la première fois. Le désir de voir le fameux château de Rochambeau dont le propriétaire donnait quelquefois du laitage aux élèves, nous rendit tous sages.* Le terme « fameux » s'attache évidemment plus au vainqueur de Yorktown qu'à la demeure elle-même, mais, dans une vision bien enfantine des priorités, l'intérêt principal se portait sur la distribution de laitage.

LA GRANDE BRETÈCHE

Il est difficile de trouver immeuble plus balzacien dans son apparence que celui de la rue Guesnault, dont la tradition vendômoise et nombre de spécialistes de *La Comédie humaine* assimilent à la Grande Bretèche :

À une centaine de pas environ de Vendôme, sur les bords du Loir, dit-il, se trouve une vieille maison brune,

surmontée de toits très élevés, et si complètement isolée qu'il n'existe à l'entour ni tannerie puante ni méchante auberge, comme vous en voyez aux abords de presque toutes les petites villes. Devant ce logis est un jardin donnant sur la rivière, et où les buis, autrefois ras qui dessinaient les allées, croissent maintenant à leur fantaisie. [...] Du haut de la montagne sur laquelle pendent les ruines du vieux château des ducs de Vendôme, le seul endroit d'où l'œil puisse plonger sur cet enclos, on se dit que, dans un temps qu'il est difficile de déterminer, ce coin de terre fit les délices de quelque gentilhomme occupé de roses, de tulipes, d'horticulture en un mot, mais surtout gourmand de bons fruits. On aperçoit une tonnelle, ou plutôt les débris d'une tonnelle sous laquelle est encore une table que le temps n'a pas entièrement dévorée (fig. 10).

Une des belles demeures de la rue Guesnault correspond bien à la description de Balzac, surtout en la



Fig. 10 : La Grande Bretèche, photo Damoye (Coll. part.).

découvrant avec son jardin du haut de la « montagne » vendômoise. Le point le plus problématique reste la situation à *une centaine de pas environ de Vendôme* : or, la maison en question est indiscutablement dans la ville ; si elle ne voisine pas avec une des nombreuses tanneries de la ville, elle n'était pas, à l'époque, *complètement isolée*. L'enseignement le plus sûr de ce passage est qu'Honoré fit au moins une promenade sur la hauteur du château. Il existe d'autres hypothèses de localisation de la Grande Bretèche, notamment aux portes de Tours. Mais ce qui fonde la légitimité de la demeure de Vendôme, ce sont ses occupants littéraires.

- Maître Regnault, dépositaire du secret des lieux : *Tout à coup je vis apparaître un homme long, fluet, vêtu de noir, tenant son chapeau à la main et qui se présenta comme un bélier prêt à fondre sur son rival, en me montrant un front fuyant, une petite tête pointue et une face pâle, assez semblable à un verre d'eau sale. Cet inconnu portait un vieil habit très usé sur les plis, mais il avait un diamant au jabot de sa chemise et des boucles d'or à ses oreilles.*

Il se présenta comme notaire à Vendôme... Il en était un qui était très connu dans la ville et en particulier au collège : deux de ses filles avaient épousé Philibert Dessaignes et Lazare Mareschal, les deux directeurs de l'établissement, et il s'appelait... Renou. Honoré avait pu l'apercevoir lors d'une distribution des prix ou dans quelque manifestation officielle ; et le « rêveur » l'avait épinglé avec le regard acéré d'un Daumier (**fig. 11**).

- La comtesse de Merret. M^e Regnault était dépositaire du testament de la comtesse de Merret, qui avait été *la plus belle et la plus riche personne du Vendômois*. Outre sa demeure vendômoise, elle possédait le château



Fig. 11 : M^e Regnault et Horace Bianchon, aquarelle de C. Portel (*La Grande Bretèche*, éd. SAV, 1999).

de Merret, à quelques kilomètres de Vendôme. Le rapprochement est vite fait avec celui, bien réel, de Meslay. La faible distance entre ce château et la ville pouvait en faire un but de promenade pour les collégiens, à l'instar de la demeure de Rochambeau (**fig. 12**).

Autour du personnage, Balzac a créé une sorte halo, ne laissant apercevoir qu'un être fantomatique, au teint cireux et aux cheveux blancs. Aucune assimilation n'est possible entre le couple de Merret et les propriétaires du château de Meslay : il s'agissait alors de la famille de La Porte, qui comptait parmi les plus notables du Vendômois. Jean-Baptiste François, ancien intendant de Lorraine y finit ses jours en 1818 après avoir connu la prison sous la Révolution. Son fils Hyppolite avait pris le parti d'émigrer, rentrant en France après le



Fig. 12 : Château de Meslay (cl. M. Loisel).

18 brumaire. Il se consacra à des travaux littéraires, contribua à la *Biographie Michaud*¹⁷. Hyppolite de La Porte était beau-frère de Charles Marie d'Irumberry de Salaberry, député ultra du Loir-et-Cher sous la Restauration. Il fit partie de la société littéraire fondée à Vendôme en 1806; ne s'agirait-il pas de ce « Cercle » que Balzac fait fréquenter par M. de Merret? [...] *il revint, ce soir-là, deux heures plus tard que de coutume du Cercle, où il allait lire les journaux et causer politique avec les habitants du pays.*

- Bagos de Feredia, le bel hidalgo :

Il portait un nom en « os » et en « dia », comme Bagos de Feredia (fig. 13).

[...] l'empereur envoya ici des Espagnols, prisonniers de guerre ou autres, j'eus à loger, au compte du gouvernement, un jeune Espagnol envoyé à Vendôme sur parole. Malgré la parole, il allait tous les jours se montrer au sous-préfet. C'était un grand d'Espagne!

Pour Roger Pierrot, il y eut liaison entre la mère d'Honoré et un noble venu d'Espagne, mais les faits se passèrent à Tours : *Il y avait aussi à Tours des réfugiés espagnols, qui devinrent des prisonniers « sur parole » lors de la guerre d'Espagne en 1808.*

*Parmi eux, le jeune Ferdinand Heredia, comte de Prado-Castellane, fréquenta assidûment le salon de M^{me} Balzac à partir de 1805. On a conservé de lui une série de lettres qu'il lui a adressées après son retour en Espagne en 1818, la dernière assez désespérée pouvant dater de 1834 ou 1835. [...] Même en tenant compte de l'exaltation d'un romantique Espagnol une liaison paraît certaine*¹⁸.

Le transfert de l'intrigue à Vendôme n'est pas totalement arbitraire. En effet, cette ville y a vu aussi passer ou séjourner des prisonniers espagnols, alors qu'Honoré y poursuivait tant bien que mal ses humanités. Pierre André Gendron, médecin du collège et de l'hôpital, en témoignait : *Le bruit a couru dans notre ville que l'épidémie de fièvres putrides malignes avait été apportée en 1810 par des prisonniers espagnols, dont plusieurs détachements passèrent successivement à Vendôme. Les premiers nous avaient offert l'inflammation de la muqueuse gastrique, avec cette apparence de symptômes adynamiques, notés par Broussais. [...]*

*Quelques-uns de ceux qui vinrent ensuite furent affectés de fièvres putrides malignes [fièvre typhoïde]. Il en était mort un grand nombre depuis leur départ de Bayonne; plus d'un tiers de ceux qui entrèrent à notre hôpital y moururent peu de jours après y avoir été reçus. Ce qui contribua à faire regarder cette maladie comme contagieuse, c'est que plusieurs des pompiers employés à les garder ou à les conduire furent frappés de la maladie; qu'elle se manifesta chez eux avec des symptômes très graves, et que quatre d'entre eux succombèrent*¹⁹.



Fig. 13 : Bagos de Feredia et M^{me} de Merret, aquarelle de C. Portel (*La Grande Bretèche*, éd. SAV, 1999).

Vendôme était inévitablement en émoi et la maladie des prisonniers espagnols fournissait le sujet de conversation principal, dont les échos franchissaient les murs du collège. Balzac, du haut de ses onze ans, en entendit assurément parler, et pourquoi pas par son camarade de classe Édouard Gendron, dont le père se dévouait auprès des malheureux soldats? La mémoire du « Poète » était un creuset où le souvenir des captifs espagnols a pu participer à la naissance romanesque du bel officier emmuré dans la chambre de M^{me} de Merret, dont la demeure de la Grande Bretèche conserve le secret. Il condamnait ainsi à mort l'amant de sa mère.

Les Vendômois ont-ils apprécié, à l'époque, le traitement littéraire réservé à leur ville et à certains de ses habitants notables par Balzac? Un collège cachant la crasse derrière une façade prestigieuse... Des directeurs et des professeurs incapables de détecter le génie naissant chez un de leurs élèves... Le notaire Renou, beau-père des deux directeurs, caricaturé de belle manière... Une maison de ville et un château voisin mêlés à un délit d'adultère... Les générations du XX^e siècle ont encensé Balzac, reconnaissantes de l'existence littéraire qu'il conférait à leur ville. Celles de la première moitié

17. Voir la notice sur H. de La Porte dans le *Dictionnaire du Vendômois* de R. de SAINT-VENANT.

18. PIERROT (R.), *Honoré de Balzac*, Paris : Fayard, 1994, p. 21.

19. Extraits de rapports de Pierre André Gendron, cités par son fils, le Dr Esprit GENDRON, dans *Recherches sur les épidémies des petites localités* (1834).



Fig. 14 : Balzac sur son lit de mort : la dernière « culotte de bois »...



Fig. 15 : Balzac entomologiste (Coll. part.).

du XIX^e siècle furent d'une discrétion exceptionnelle face aux publications qui allaient constituer la somme de *La Comédie humaine*.

Balzac mourut le 18 août 1850, quelques heures après une ultime visite de Victor Hugo. Dès son édition du vendredi 23, *La France centrale* lui rendait un vibrant hommage : *M. Honoré de Balzac, l'illustre romancier dont notre Touraine s'honore, est mort hier à Paris. M. de Balzac était né dans une des maisons de la rue Nationale, il avait fait ses études au collège de Vendôme, où plusieurs de nos concitoyens notables, entre autres M. Miton, le bibliothécaire, ont été ses condisciples*²⁰. Puis ce furent, dans les numéros des 25 et 27 août du même journal, de longs articles effleurant les mille facettes d'une œuvre trop large pour passer la porte de l'Académie française. Et que lisait-on dans

20. AD Loir-et-Cher, PER 121.

l'hebdomadaire *Le Loir*, l'unique journal du Vendômois ? Rien. Rien dans l'édition du 23 août, rien dans celle du 30 ; ah si, on apprenait la mort de l'ex-roi Louis-Philippe... (fig. 14).

Faut-il conclure ? *Petit moment* est l'expression favorite de M^e Regnault dans *La grande Bretèche*. L'auteur de *La Comédie humaine* n'eut pas la patience de vivre jusqu'à la pleine reconnaissance de son génie sur les bords du Loir. Honoré de Balzac est un géant de la littérature, désormais encensé par les Académiciens comme par les Vendômois. Habité d'une passion d'entomologiste pour la société et les mœurs de son temps, il a épinglé quelques spécimens, pas forcément rares ; et la piqûre de l'épingle a brûlé leur amour-propre pendant un certain temps : reste aujourd'hui la fierté d'appartenir à une collection extraordinaire (fig. 15).